

# GAI SAVOIR, GAI TRADUIRE

On trouve tout sur notre liste de diffusion.

Ses détracteurs lui reprocheront beaucoup de bavardage (c'est vrai) ; des répétitions (c'est juste) et un gros paquet de « HS » – hors sujet – (ce qui est indubitable), et sa propension aux plaisanteries vaseuses (on ne donnera pas de noms) : quatre péchés (mignons ?) dont ses inconditionnels usagers s'accrochent ou se délectent.

Car la liste est un indispensable réservoir de richesses : où trouver ailleurs, et presque instantanément, LA citation, LA référence ? Qui va nous souffler le terme de botanique, de navigation, d'équitation, de mécanique ? Qui a sur les rayons de sa bibliothèque LE bouquin qui, justement, nous manque ? Qui va compatir, renseigner, reconforter lors de nos démêlés avec les éditeurs, les auteurs ou les textes qui font de la résistance ? Soigner nos coups de cafard ? Transmettre une proposition de travail ?

La liste est aussi le lieu de discussions où tout à coup on parle de ce qui nous tient le plus à cœur. Étant donné un texte, d'où vient-il, qu'est-ce qui constitue son étrangeté irréductible, comment le faire passer, étant donné que l'histoire de chacun de nous, sa sensibilité, sa voix sont elles aussi uniques ?

La discussion qui suit, impromptue et gratuite (personne n'ayant demandé de traduire ce petit poème), a eu lieu en décembre dernier.

Elle est livrée « brute de décoffrage » : nous sommes « entre nous », nous parlons boulot mais aussi café, cuisine, éthique... le lieu n'est ni au cloisonnement, ni à la rigidité. Il est plutôt à l'amitié et au jeu. C'est un lieu du gai savoir et du gai traduire.

Dans le cas qui nous occupe, sommes-nous parvenus à une solution au problème posé par Khaled : comment traduire un poème « écrit en anglais par un enfant africain », avec tout ce que cela suppose de difficultés – réinventer un métissage des langues, éviter le « parler petit nègre », et j'en passe ?

Le lecteur jugera, mais il s'apercevra, comme nous, que le dénouement n'est pas celui qu'on pouvait attendre. Car un problème peut cacher une énigme, et une énigme peut rester sans solution, même sur notre liste...

**Khaled Osman** (message noté HS)

Alors, voilà, je suis tombé sur ce poème (que certains connaissent peut-être déjà). C'est un poème qui a été écrit par un enfant africain et que les Nations Unies (peut-être l'Unicef?) ont élu meilleur poème de l'année 2006. Je ne pouvais résister au plaisir de vous le faire partager:

When I born, I black.  
 When I grow up, I black.  
 When I go in sun, I black.  
 When I scared, I black.  
 When I sick, I black.  
 And when I die, I still black.

And you white people.  
 When you born, you pink.  
 When you grow up, you white.  
 When you go in sun, you red.  
 When you cold, you blue.  
 When you scared, you yellow.  
 When you sick, you green  
 And when you die, you grey...

And you calling me colored ??

Seulement, je me devais, selon l'usage, de fournir une traduction pour les non anglicistes de la liste.

Et c'est là que les ennuis ont commencé... Ce qui était en apparence facile se révèle poser énormément de difficultés de traduction.

J'ai fait trois essais successifs que je vous livre honteusement, avec un ou deux commentaires...

*Essai de traduction 1:*

Quand moi être né, moi être noir.  
 Quand moi grandir, moi être noir.  
 Quand moi aller au soleil, moi être noir.  
 Quand moi avoir peur, moi être noir.  
 Quand moi être malade, moi être noir.  
 Et quand moi mourir, moi être toujours noir.

Quant à toi, l'homme blanc :  
 Quand toi naître, toi être rose.

Quand toi grandir, toi être blanc.  
 Quand toi aller au soleil, toi être rouge.  
 Quand toi avoir peur, toi être jaune.  
 Quand toi être malade, toi être vert.  
 Et quand toi mourir, toi être gris.

Et après ça, toi me traiter d'homme de couleur ?

*Essai de traduction 2:*

Quand j'nais, j'suis noir.  
 Quand j'grandis, j'suis noir.  
 Quand j'vais au soleil, j'suis noir.  
 Quand j'ai peur, j'suis noir.  
 Quand j'suis malade, j'suis noir.  
 Et quand j'meurs, j'suis toujours noir.

Quant à toi, l'homme blanc :  
 Quand tu nais, t'es rose.  
 Quand tu grandis, t'es blanc.  
 Quand tu vas au soleil, t'es rouge.  
 Quand t'as peur, t'es jaune.  
 Quand t'es malade, t'es vert.  
 Et quand tu meurs, t'es gris.

Et après ça, tu m'traites d'homme de couleur ?

*Essai de traduction 3:*

Quand j'naître, j'être noir.  
 Quand j'grandir, j'être noir.  
 Quand j'aller au soleil, j'être noir.  
 Quand j'avoir peur, j'être noir.  
 Quand j'être malade, j'être noir.  
 Et quand j'mourir, j'être toujours noir.

Quant à toi, l'homme blanc :  
 Quand t'naître, t'être rose.  
 Quand t'grandir, t'être blanc.  
 Quand t'aller au soleil, t'être rouge.  
 Quand t'avoir peur, t'être jaune.  
 Quand t'être malade, t'être vert.  
 Et quand t'mourir, t'être gris.

Et après ça, t'me traiter d'homme de couleur ?

Le choix de la tournure "moi être" est censé rendre les phrases nominales dont use l'original, sans doute parce que l'auteur est un enfant, mais peut-être aussi parce qu'il s'agit d'un anglais d'Afrique inspiré de langues locales où le verbe être est omis (comme dans beaucoup de langues de tous horizons d'ailleurs). Or en français, l'omission pure et simple du verbe ne passe pas, ou en tout cas moins bien qu'en anglais, d'où le "moi être".

C'est cependant une tournure désagréablement connotée, une sorte de "p'tit nègre" dont la version caricaturale extrême serait le "moi y en a vouloir", qui évoque de mauvais souvenirs. À écarter donc.

Ici la forme parlée rudimentaire est rendue seulement par l'élision des pronoms ("j'suis", "t'es"). Le discours passe plus naturellement que dans la version 1 et il n'y a plus l'inconvénient du "p'tit nègre", en revanche, on a perdu l'effet frappant produit par l'omission du verbe. Mieux, donc, mais quand même insatisfaisant. À la fois élision des pronoms et utilisation d'une conjugaison fautive à l'infinitif pour transposer l'effet produit par l'omission des verbes dans l'original.

Ce pourrait être une sorte de "créole" qui approche davantage le niveau de langue de l'original. C'est pour l'instant, cette version-là que je retiendrais.

Peut-être pas si HS que ça, finalement...

Amitiés  
Khaled

---

### Valérie Le Plouhinec

Bonjour Khaled,  
Amusant, et sacrément difficile en effet! Voici une proposition mal réveillée et pré-café (mais c'est parfois le mieux, n'est-ce pas? Spontanéité! Esprit neuf et frais!) dans laquelle je suis partie sur l'idée que puisque nous som-

mes dans un poème, c'est surtout le rythme qui compte. Dans ce contexte, et dans mon brouillard matinal, il me semble que l'élision du verbe peut passer... Ce qui donne ceci, en espérant que ça ressemble plus à une sorte de parler vaguement créole qu'à Tintin au Congo!

Sur ce, vais peut-être retourner me coucher.

Quand moi né, moi noir.  
Quand moi grandi, moi noir.  
Quand moi va au soleil, moi noir.  
Quand moi peur, moi noir.  
Et quand moi mort, moi toujours noir.

Et vous les Blancs.  
Quand vous nés, vous roses.  
Quand vous grandi, vous blancs.  
Quand vous allez au soleil, vous rouges  
Quand vous froid, vous bleus  
Quand vous peur, vous jaunes  
Quand vous malades, vous verts  
Et quand vous morts, vous gris.

Et c'est moi que vous traitez d'homme de couleur ?

---

### Sidigi (Simone)

Traduction numéro 1 – sans hésitation.

Sauf dernier vers, où je préférerais supprimer le « d' » :

« Et après ça, toi m'appeler homme de couleur ? »

---

### Khaled Osman

Pas mal, Valérie, eh bien, qu'est-ce que ce sera quand tu auras pris ton café!;-) Effectivement, ça fait une version 4 possible. Je modifierais juste légèrement les vers 2 et 3 ainsi :

Quand moi plus grand, moi noir.  
Quand moi aller au soleil, moi noir.

Amitiés  
Khaled

---

### Rose-Marie Vassallo

Salut, vous autres,  
Eh mais, Khaled, c'est du boulot, ça ; tu crois qu'on en manque ?  
Cela dit, en étendant le linge et en épluchant les oignons, j'étais arrivée à une version... absolument jumelle de la tienne, Valérie.

Sauf...

« Quand vous allez au soleil, vous rouges »

Trop construit. Peut-être :

« Quand vous prendre soleil... ? » (hum...)

Et aussi :

« Et c'est moi que vous traitez d'homme de couleur ? »

Pas assez condensé itou. A remettre à tourner !  
D'ailleurs, j'y retourne (sinon, pas de tarte aux oignons roses de Roscoff ce midi, alors que je l'ai promise urbi et orbi).

Amitiés à tous,  
Rose-Marie

PS : Tes versions à toi, Khaled, ne sont pas pour autant à jeter aux orties :) ! Sans doute à polir et re-polir, en revanche. (Chaque fois qu'on reprend une version de ce genre de travail, quelle que soit l'option, on découvre de menues incohérences, alors que, finalement, la crédibilité tient avant tout à la cohérence du produit fini.)

Me suis beaucoup battue, pas mal de fois, avec cette énorme difficulté et l'écueil du « Y'a bon,

Banania ». Ma conclusion (provisoire et non dogmatique) est qu'il faut aller vers le plus simple, la langue à réinventer n'étant pas une langue déformée, mais le produit de la rencontre de deux langues (une langue métissée, autrement dit, mais le métissage est devenu tellement tarte à la crème), et une langue qui tienne debout toute seule. L'omission délibérée du verbe "être", que ce soit à l'infinitif ou conjugué, me paraît plausible et même belle, d'autant qu'un certain nombre de langues en font volontiers l'économie. (Le latin lui-même, n'est-ce pas...)

Et puis lire ou relire *Sozaboy* (entre autres).

### Khaled Osman

Rose-Marie a écrit :

« Eh mais, Khaled, c'est du boulot, ça ; tu crois qu'on en manque ? »

– m'enfin y a pas de raison que je sois le seul à perdre mon temps !

et : « Tes versions à toi, Khaled, ne sont pas pour autant à jeter aux orties :) ! »

– ouf je viens de sauver ma part de tarte aux oignons roses de Roscoff... (si c'est pas exotique, ça !)

Signé : Khaled « moi y en a vouloir tarte à Rose-Marie » Osman

---

### Rose-Marie Vassallo

Khaled « moi y en a vouloir tarte à Rose-Marie » Osman,  
tant que toi et d'autres me ferez rire aux larmes comme ça, pas grand danger que je quitte la liste (même s'il m'est arrivé d'en avoir envie, na!).

Mieux que les larmes aux oignons, même roses.

Amitiés,  
Rose-Marie

PS : Difficile à apporter à une AG, une tarte aux oignons... Aline a trouvé un meilleur, bien meilleur créneau !

---

### Evelyne Diharce

Bonjour à tous,  
Une idée, pas respectueuse :

Quand moi bébé, moi noir  
Quand moi enfant, moi noir  
Quand moi grand, moi noir

Et ainsi de suite,

Évelyne, pressée comme toujours...

---

### Valérie Le Plouhinec

Rose-Marie a écrit : « Cela dit, en étendant le linge et en épluchant les oignons, j'étais arrivée à une version... absolument jumelle de la tienne, Valérie. »

– Voilà qui me fait rosir comme un oignon de Roscoff.

Elle écrit aussi : « Sauf... : “Quand vous allez au soleil, vous rouges” »

– Tu as raison ! Je n'étais pas trop satisfaite de cette phrase, ni de celle où il grandit (mais sans café c'était au-dessus de mes forces d'aller plus loin... ) Et ce sont les deux sur lesquelles vous avez tiqué, comme quoi tout concorde, c'est magnifique.

Et aussi :

« “Et c'est moi que vous traitez d'homme de couleur ? » Pas assez condensé itou. À remettre à tourner ! »

Proposition :

« Et c'est moi l'homme de couleur ? »

### Denis Griesmar

Personnellement, je ne partirais pas du tout dans cette direction...

Ni élisions, ni "petit nègre".

Il s'agit de trouver un ton, un souffle.

Lire d'abord la *Prière aux masques*, de Senghor, et le *Speak white*, de Michèle Lalonde...

---

### Dominique Hollier

Rose-Marie Vassallo a écrit :

« Me suis beaucoup battue, pas mal de fois, avec cette énorme

difficulté et l'écueil du “Y'a bon, Banania” (...)

Avec Blandine Péliissier nous avons traduit toute une (magnifique) pièce de Zinnie Harris qui s'appelle *Plus Loin que Loin*, où il fallait comme ça inventer une langue qui ne fasse pas patois, qui ne rende pas les personnages simples, qui ne soit pas non plus un vrai créole etc. On s'est bien amusées.

Je peux l'envoyer à qui veut.

A bientôt

Amitiés

Dom

---

### Dominique Hollier

Je pondu ça ce matin avant le thé;-), puis je l'oublié dans la boîte à brouillons...

Quand je nais, suis noir

Quand j'grandis, suis noir

Quand le soleil, suis noir

Quand la peur, suis noir

Quand malade, suis noir

Et quand la mort, suis toujours noir

Puis vous les Blancs,

Quand z'êtes nés, z'êtes roses

Quand grandis, z'êtes blancs

Quand le soleil, z'êtes rouges

Quand le froid, z'êtes bleus

Quand la peur, z'êtes jaunes  
 Quand malades, z'êtes verts  
 Quand la mort, z'êtes gris

Et c'est moi l'homme de couleur ?

Dominique Hollier

---

**Sophie Guyon**

Ah ! Khaled,  
 en lisant ton message et ceux qui ont suivi, je  
 me disais que ce poème ne m'étais pas  
 inconnu, et pour cause, il est de Senghor :

Cher frère blanc,  
 Quand je suis né, j'étais noir,  
 Quand j'ai grandi, j'étais noir,  
 Quand je suis au soleil, je suis noir,  
 Quand je suis malade, je suis noir,  
 Quand je mourrai, je serai noir.

Tandis que toi, homme blanc,  
 Quand tu es né, tu étais rose,  
 Quand tu as grandi, tu étais blanc,  
 Quand tu vas au soleil, tu es rouge,  
 Quand tu as froid, tu es bleu,  
 Quand tu as peur, tu es vert,  
 Quand tu es malade, tu es jaune,  
 Quand tu mourras, tu seras gris.

Alors, de nous deux,  
 Qui est l'homme de couleur ?

Peut-être cet enfant l'a-t-il réécrit à sa manière  
 et c'est cela qui le rend touchant ?

Sophie

---

**Khaled Osman**

Bien vu Sophie... même si c'est « réécrit », c'est  
 quand même furieusement ressemblant.  
 Dommage, j'aimais bien l'idée du petit garçon

africain...

En tout cas, les Nations Unies réunies y ont  
 cru :-(

Amitiés

Khaled

---

**Valérie Le Plouhinec**

En somme c'est un beau cas de double traduc-  
 tion : Senghor écrit son poème dans un français  
 parfait, quelqu'un le traduit en anglais « p'tit  
 nègre », et plaf, nous voilà tous à nous prendre  
 le chou pour rendre l'oralité sans froisser per-  
 sonne... On dirait un peu une caméra cachée  
 pour traducteurs !

(Je le note pour la prochaine fois : penser à tou-  
 jours boire son café AVANT de répondre à la  
 liste : maintenant que je suis réveillée ça me  
 revient que je le connaissais aussi, ce poème...)  
 En tout cas merci Khaled pour cette amusante  
 récréation !

Valérie

---

**Françoise Brodsky**

Khaled Osman a écrit :

« En tout cas, les Nations Unies réunies y ont  
 cru : -( »

Je crains que même cela, ce ne soit une  
 « légende urbaine ».

Amitiés,  
 Françoise

---

**Yoann Gentric**

Passionnant, en effet. J'ai pour ma part un peu  
 cherché à voir si la chose était recensée quel-  
 que part comme une légende urbaine, et n'ai  
 rien trouvé, soit que j'aie mal cherché, soit que

la dimension bilingu(istiqu)e et biculturelle du plagiat le rende plus difficile à repérer - il fallait bien un traducteur pour ça.

Le poème du petit génie est cité sur des pages du monde entier de façon plus ou moins militante, souvent sur des blogs de jeunes gens, mais le comble, c'est qu'on le trouve en page d'accueil d'un site en français intitulé « Frantz Fanon International » : pour des militants noirs français, ne pas reconnaître Senghor, c'est gênant. Sans parler du lien de Khaled où le poème est cité d'après une anthologie anglaise publiée.

Mais il reste un hic : je n'ai trouvé nulle part, non plus, de référence bibliographique précise pour le poème de Senghor. Le site indiqué par Sophie G., qui vient dans les premiers résultats sur Gogole, comporte certes une jolie mise en page fleurie et un fond musical... charmant, mais de référence, point. Quelqu'un aurait-il ça, je n'arrive pas à remettre la main sur mes *Œuvres poétiques* de LSS ?

---

### Rose-Marie Vassallo

Merci, Yoann, d'avoir mené cette recherche (voulais le faire, mais aubergiste débordée). Car si le petit jeu des traductions multiples était captivant, en effet, la suite de l'histoire — la source oubliée, inconnue, ignorée, perdue ? — laisse un petit goût d'amère perplexité.

---

### Valérie Le Plouhinec

Ce serait encore plus drôle si le poème n'était PAS DU TOUT de Senghor, et si c'était ça la vraie légende urbaine !

Valérie

---

### Hélène Colombeau

Je viens de me replonger avec plaisir dans l'œuvre poétique de L.S.Senghor, et aucune trace de ce poème, comme je m'en doutais. Je trouve que ça ne ressemble pas du tout à du Senghor. Ses textes sont plus complexes, plus fins aussi. Après, il en est peut-être l'auteur quand même, sans que le texte ait été publié dans l'œuvre poétique. En tout cas, je connaissais ce petit texte comme blague anti-raciste, mais ne l'avais jamais vu attribué à Senghor. Le mystère demeure...

Hélène C.

---